

L'écriture, c'est du service public. Le théâtre, aussi. Les artistes exercent une mission de service au même titre que les enseignants, ceux qui soignent, ceux qui rendent la justice, ceux qui assurent la distribution du courrier, ceux qui s'occupent des télécommunications, ceux qui nous transportent, ceux qui nettoient les rues, ceux qui nous représentent à l'étranger, ceux qui vérifient et suivent la météo... On est là pour aider à vivre. On est là parfois, comme disait Annah Arendt, pour donner des raisons de ne pas désespérer.

Mon premier texte publié s'appelle Molly à vélo. C'est un ouvrage qui, à mes yeux, n'a aucune dimension politique. Le premier écrit, on dit toujours qu'il est relativement autobiographique. Molly à vélo, c'est le cas. Il revient sur un épisode particulier de notre histoire familiale, sur le décès prématuré de notre cousin chéri, notre compagnon de jeu à l'âge de six ans. Le deuil, ce que l'on fait du deuil. Et si je dois évoquer une constante qui me suit durant toutes ces années, c'est l'idée toujours dans mes romans qu'il faut sauver l'enfant. Celui que nous n'avons pas pu protéger dans la vraie vie, je tente de le sauver dans la fiction.

Suite à la publication de Molly à vélo, on me demande d'animer un atelier d'écriture à Colfontaine.

Lindsay, je la rencontre dans une école à traitement différencié, dans le Borinage, cette fois, à Colfontaine, une des communes les plus pauvres de Belgique.

Sa classe regroupe deux niveaux, les cinquièmes et les sixièmes primaires. Je ne sais pas comment le professeur, Monsieur Philippe, s'en sort. Il explique la matière aux cinquièmes pendant que les sixièmes font leurs exercices et inversement. Il n'a pas une minute pour souffler, pas une minute pour s'occuper d'un élève en particulier.

J'ai proposé un projet d'écriture de théâtre. On va inventer une histoire qu'on jouera tous ensemble.

Tout le monde est enthousiaste.

Je demande d'abord à chacun de se présenter. Comment tu t'appelles, ton âge, tes frères et sœurs, qu'est-ce que tu voudrais faire plus tard ?

Lindsay a douze ans, elle est en cinquième primaire, elle voudrait devenir coiffeuse. Quand elle prononce ces mots, toute la classe éclate de rire. Je pense qu'ils se moquent des coiffeurs. Je dis : « il n'y a pas de sots métiers, tout le monde a besoin d'aller chez le coiffeur. »

Je ne comprends pas ce qui se passe avec Lindsay, avec tout le groupe d'ailleurs. Les enfants m'aiment bien, monsieur Philippe aussi, mais dès que je demande de prendre une feuille et un crayon, c'est comme s'ils devenaient sourds, personne ne prend rien, personne n'écrit quoi que ce soit, je dois répéter la consigne en pure perte, alors j'en conclus qu'ils sont peut-être très inhibés, et je propose une autre méthode : « On va improviser, je noterai le texte de vos improvisations et vous les apprendrez ensuite. »

Je sais que Lindsay m'aime bien. Quand j'arrive dans la cour, elle me saute au cou. Mais lorsqu'il s'agit d'écrire et de jouer, c'est autre chose. Elle s'assied toujours au fond, jamais elle ne se propose pour faire un exercice, quand je veux désigner quelqu'un, elle évite soigneusement mon regard. Un jour, je la désigne.

Lindsay à toi. « Je ne veux pas jouer, madame. » Je réponds que tout le monde joue. « Alors un tout petit rôle ». Je lui propose celui de la présentatrice du JT. Elle improvise, elle s’amuse. La semaine suivante, je lui remets la feuille sur laquelle j’ai retranscrit ce qu’elle a improvisé. « Ce serait bien que tu l’apprennes par cœur. » Elle la range bien soigneusement dans sa farde de transport.

La semaine d’après, je demande à Lindsay de nous dire son texte. « Excusez-moi, madame, j’ai oublié ma feuille ce week-end à l’école, je n’ai pas pu apprendre mon rôle », dit-elle. Je rappelle qu’il est important de travailler régulièrement à la mémorisation de notre histoire sans m’appesantir trop et passe à l’élève suivant. La semaine d’après, même demande à Lindsay qui me répond qu’elle n’a pas ses lunettes ; elle ne peut donc pas lire le texte. Je jette un œil à monsieur Philippe, visiblement ennuyé. Je dis : « d’accord Lindsay mais lundi prochain, nous commencerons par toi. C’est d’accord ? » « C’est d’accord, répond Lindsay en me regardant dans le blanc des yeux. »

Le lundi arrive et j’annonce : « Lindsay, c’est à toi. » Et, à nouveau, j’entends : « j’ai oublié mon texte, Madame. Je fais les gros yeux. Je dis que ce n’est pas bien. Lindsay, je suis déçue, vraiment, j’ai été patiente et... » C’est à ce moment que j’entends la petite voix derrière moi : Mais, madame, Lindsay, elle ne sait pas lire.

Et je vois à nouveau le petit menton trembler et je dis : « Ma chérie, tu ne sais pas lire » et Lindsay fait non, Madame.

Et, tout à coup, je comprends tout : les regards fuyants, les excuses bidon, la honte et surtout les rires quand Lindsay annonçait qu’elle voulait être coiffeuse. Analphabète, c’était un rêve inaccessible.

J’ai demandé à Lindsay si quelqu’un pouvait l’aider à la maison, lui lire le texte et le lui répéter pour qu’elle l’apprenne par cœur. Pas très a-t-elle répondu.

Pas très, elle habitait avec ses parents et ses grands-parents, cela voulait dire que personne dans cette famille, trois générations donc, n'avait accès à l'écriture et à la lecture. Et c'étaient des belges, je dois dire que c'étaient des belges. Le problème des primo-arrivants qui ont du mal à apprendre une deuxième langue est tout à fait différent.

J'ai rencontré aussi Michaël dans la même commune. Il avait treize ans et demi et se trouvait en troisième primaire. Leur professeur était en arrêt maladie et j'étais seule avec les enfants. Les locaux étaient sales et vétustes, il y avait un téléphone au fond de la classe auquel j'étais priée de répondre. Vous imaginez, ce que c'était pour le professeur, donner sa leçon, courir au fond de la classe pour répondre au téléphone pendant que les élèves chahutent.

Michaël était fort, trapu, je dois dire que j'en avais un peu peur, il était assez violent, donnant des coups dans les tables, les chaises, le tableau. Je n'étais pas à même de le contenir. Comme il y avait deux implantations, le directeur n'était pas souvent là, j'étais assez livrée à moi-même et je dois dire que les premiers ateliers ont eu lieu dans une forme de désordre, de brouhaha.

Le projet, encore, c'est de faire un atelier d'écriture-théâtre autour de l'idée de Noël, la fête, le rêve. Là aussi, j'apporte un cahier pour chaque élève. Je leur donne une consigne simple et ils tentent d'écrire. Michaël gigote, il se tortille sur sa chaise, regarde en l'air et au moment de la mise en commun, il approche son cahier très près de son visage et il fait semblant de lire. Je le vois.

Je dis : « Michaël, tu ne lis pas ». Il répond : « Si je lis », tellement convaincu, c'est une question de vie ou de mort, même si tout le monde le sait, il ne peut pas reconnaître devant des plus petits que lui, qu'il en est incapable. Je ne veux pas le prendre en défaut publiquement, donc à l'exercice suivant, comme je

commence à connaître le problème, je demande s'il a des difficultés à lire et à écrire, il me dit : « Oui, un peu. » J'annonce qu'alors nous allons mettre au point une méthode de travail : « Tu imagines dans ta tête ce que tu voudrais écrire. Tu me le dis et je le note sur ton cahier. Avant la mise en commun, je te le relis, tu le retiens et tu le dis par cœur. Ça marche ? » Ça marche.

Et on fait comme ça, et c'est très chouette. Et je comprends le côté ingérable de Michaël. Comment pouvez-vous demander à un ado de rester toute la journée sur sa chaise alors qu'il ne comprend rien, rien de ce qu'on écrit au tableau, de ce qui est marqué dans les livres, c'est juste une punition horrible.

Parfois pendant la récré, il reste avec moi, je lui relis son texte et je lui dis, essaie de reconnaître les lettres, ça viendra, ça peut venir, ça n'a rien à voir avec de l'intelligence ou pas et il me dit, une chose que je reprends dans ma pièce de théâtre : « Moi, Geneviève, je sais les lettres, mais pas les sons, c'est les sons que je ne sais pas. » Plus tard, il ajoute : « Moi, je n'y suis pas arrivé parce que quand j'étais petit, ma maman a été méchante avec moi. » Puis quelqu'un rentre dans la pièce et il ne veut plus revenir sur le sujet.

Il faut une force terrible pour apprendre à lire et écrire, une confiance en soi et dans les autres pour passer du concret au monde abstrait, aux signes qu'on trace sur du papier et qui renvoient à des objets, des gens, des éléments qui existent vraiment.

Et, bien sûr, la suite de l'atelier a été tout à fait différente. Le corps de Michaël s'est calmé. Il écoute, il suit les consignes, je me rappelle la générale, au théâtre, avec son bonnet de Père Noël sur la tête, il incarne un père Noël bien ennuyé d'avoir perdu ses rennes. Un père Noël très doux et débonnaire à l'opposé de l'image qu'il m'a montrée en début d'atelier. Je me rappelle que ce jour-là, il est arrivé le premier et il m'a dit : « Je suis là, Geneviève, regarde, je suis là. »

Quelle est la vie de ces gens qui ne savent ni lire et ni écrire, ils cachent leur différence, ils ne vont pas sur internet, ni dans tout ce qui fait intervenir la lecture et l'écriture, ils font des professions lourdes et pénibles, sans capacité d'évolution, je me souviens d'un papa illettré qui travaillait aux mitrailles. Toute la journée, il déambulait dans les décharges à la recherche de fer qu'il collectait et revendait.

Si on ne comprend pas la problématique de Lindsay et de Michaël, on peut penser que ces enfants sont paresseux ou bêtes ou ingérables et si on y regarde bien, nos sociétés sont relativement cloisonnées, nous restons souvent avec des gens qui nous ressemblent et si l'on habite pas Colfontaine, qu'on ne met pas ses enfants au Cul du Q'vaux (c'est comme ça que s'appelait l'école de Lindsay qui depuis a été fermée), il y a peu de chance qu'on les rencontre, mais lire permet de faire des voyages hors des univers connus et Lindsay et Michaël, à leur manière sont venus habiter jmes romans et mes pièces de théâtre, je voulais que le lecteur se familiarise avec eux, qu'il le voie avec d'autres yeux que des yeux superficiels, rapides, sans appel. Qu'il comprenne toute la difficulté de Lindsay qui se lève le matin alors que les adultes dorment, qui prend un paquet de chips pour tout pique-nique, celle de Michaël qui passe ses journées sur un banc à se sentir bête, qui double une fois, deux fois et puis qu'on fait passer parce qu'on ne peut pas le maintenir indéfiniment avec les petits, des enfants qui en soi relèvent de l'enseignement spécial mais pour les parents c'est tellement important qu'ils suivent comme les autres, car ils sentent tellement différents. Alors, ce sont des enfants qui poussent tout de guingois même s'ils ont un potentiel, des aspirations, des qualités, mais ils passent malgré eux à travers les mailles du système.

Il y a quelques années, on me demande d'animer un atelier d'écriture-théâtre dans la région de Mons. C'est un atelier du CPAS pour des enfants de 8 à 14 ans et c'est là que je le rencontre, Kenny. Il a dix ans. Il est venu avec son frère et deux sœurs qui portent tous des prénoms de série-télé américaine. Il est conduit par sa grand-mère parce que sa maman est en prison, en préventive. Tant qu'elle vivait avec le papa des enfants, tout allait bien. Et puis elle a rencontré le beau-père. Avec lui, ils ont eu l'idée de mettre le feu à des maisons, les gens s'enfuyaient et eux en profitaient pour piquer des objets de valeur à l'intérieur. Seulement, un de leurs incendies a mal tourné, un bébé est mort, sa mère est devenue folle et les amants attendaient le procès d'assise.

J'apprendrai plus tard que les enfants, c'est ce qu'ils m'ont raconté, accompagnaient leur mère au cours de ces incendies, pour prendre plus de choses, je me rappelle d'une colère de Kenny, qui avait réussi à voler une revue porno qu'il s'était fait subtiliser par le beau-père qui voulait la garder pour lui, c'est dire qu'il n'était pas facile de grandir dans ces conditions.

Les 4 enfants ont poussé comme des fleurs sauvages. On les a mis dans mon atelier parce qu'on ne savait pas quoi en faire. Le théâtre a priori, ça ne les intéresse pas. Mais qu'ils soient hors de la maison, ça intéresse tout le monde

J'ai proposé que l'on travaille sur *Le Livre de la Jungle* de Rudyard Kipling, je leur lis des extraits. Ils sont assez étonnés, ils pensaient que c'était Disney qui avait inventé cette histoire, mais non. « C'est chouette. Tu nous lis encore ? » Et on se répartit les personnages. Et on écrit ensemble l'histoire par le biais d'improvisation, d'exercices. Et Kenny dit : « Je voudrais jouer le rôle de Baloo ». Il a un sweat à capuche, brun, et il propose de parler en rap. On demande à un

percussionniste de l'aider pour trouver des rythmes, la manière de parler et au bout de 2 ou trois séances, Kenny est pleinement dans son personnage. Ce qu'il fait est étonnant, il est drôle, il montre de l'autorité sur Mowgli et il devient évident que Kenny a du talent, qu'il a quelque chose à faire sur une scène. Je lui dis : « Tu sais que tu es doué. Il faut que tu continues. » Il me regarde comme si je venais de la planète Mars et je comprends qu'on ne doit pas beaucoup le complimenter. Il me dit qu'il aime le théâtre, raconter des histoires. Je dis : « tu sais qu'il y a une bonne académie, tu pourrais t'inscrire. » Dans ses yeux d'enfant qui a déjà doublé deux fois quelque chose s'est éclairé et l'attitude de Kenny qui était venu avec des pieds de plomb change complètement. Il aide, il débarrasse les tables, il dit aux petits qui font du bruit : « on se tait, on écoute. » Il est le premier à observer la consigne. Une métamorphose.

Et puis, un midi, pendant que je prépare les tables pour l'après-midi, ils jouent dans la petite cour et tout à coup, je les vois rentrer précipitamment, je n'y prête pas trop attention, je me dis qu'ils ont peut-être trop chaud mais cinq minutes plus tard, une femme frappe à la porte du local, se présente comme la voisine et me dit que les enfants qui jouaient dehors l'ont traité de « sale pute » tandis qu'elle étendait son linge. Elle suffoque : « Vous vous rendez compte, sale pute, et pas qu'une fois, sale pute devant mes enfants, devant mon mari. » Et elle désigne Kenny : « C'est lui, c'est lui qui criait. » Et elle lui demande de venir tout de suite s'excuser et Kenny ne bouge pas d'un pouce. Alors, je j'appelle Kenny : « S'il te plaît, est-ce que tu pourrais venir, Kenny ? » Tout le groupe nous observe. Je sais que je joue là mon autorité. Kenny est capable de tout, il peut hurler, s'enfuir, donner des coups de pieds. Mais il plante son regard dans le mien, et il s'approche de la dame.

La dame hurle, elle crie qu'il est de la graine de voyou, de la racaille, que c'est une honte, qu'il finira en prison et Kenny la regarde d'un air goguenard et la



dame crie qu'il doit baisser la tête : « Baisse la tête, baisse les yeux. » et je dis : « Non, le petit ne baissera pas la tête mais il va s'excuser, n'est-ce pas, Kenny ? » et Kenny frondeur lance : « Excusez-moi, Madame d'avoir dit que vous êtes une sale pute. » et la dame recommence à hurler et je dis à Kenny qu'on ne peut pas s'excuser comme ça. Parce qu'en s'excusant de cette manière, il insulte à nouveau : » il faut que tu respectes, le même respect que tu veux pour toi-même. Et Kenny m'écoute et finit par dire : « Excusez-moi, Madame, de vous avoir blessée. » La dame fait encore une ou deux remarques désobligeantes, je lui dis que le petit s'est excusé, nous allons en parler ensemble après son départ et cela ne se reproduira plus. « N'est-ce pas Kenny ? » Et Kenny, après quelques secondes de silence dit : « Non, je ne le ferai plus, Geneviève. » Et la dame s'en va, enfin.

Après, je fais la peau à Kenny : « Nom de Dieu, je dis, ici, tu es formidable et alors je ne comprends pas que, dehors, tu montres une part de toi pas chouette, tu n'es pas un bon ambassadeur de toi. Ni un bon exemple devant les petits. Et si tu veux être respecté, respecte, c'est la loi. Mais sur un point la dame n'avait pas raison : jamais tu ne baisses la tête. Jamais. » Et Kenny répond, je ne l'ai pas baissée. Et je ne la baisserai pas. Et j'ai demandé pardon pour toi. Pour le théâtre. Parce que j'aime ce qui se passe ici. Et nous reprenons le travail.

Et il redevient Baloo qui enseigne au petit d'homme les lois du monde. Baloo le sage. Baloo le fantasque. Et dans l'univers de Kipling, Kenny trouve pleinement sa place.

Ce même-là je l'ai adoré. Je me souviens qu'un jour parce que je ne savais pas quoi faire de ces mômes qui se disputaient tout le temps, j'avais organisé une journée cacahuète, vous savez où chacun tire le nom de quelqu'un et on doit faire plaisir à la personne dont on a tiré le nom sans se faire remarquer, et ce

jour-là, j'avais pensé que j'étais la cacahuète de Kenny et ce n'était pas lui, et il m'avait dit : « Toi, je l'ai fait en plus, tu es ma cacahuète pour la vie. » Ces enfants-là, les gens du Borinage disent, c'est comme les chiens, ils n'ont qu'un seul maître et le temps de deux années, quand il était avec moi, quelque part il m'a accordée ce pouvoir, il m'a écoutée, il m'a entendue.